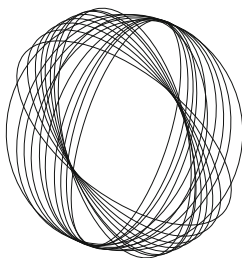


DU MONDE ENTIER

KAZUO ISHIGURO

KLARA ET LE SOLEIL

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ANNE RABINOVITCH



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

MA SOIRÉE DU XX^e SIÈCLE ET AUTRES PETITES INCURSIONS. CONFÉ-
RENCE DU NOBEL

Aux Éditions des Deux Terres

LE GÉANT ENFOUI
NOCTURNES
AUPRÈS DE MOI TOUJOURS

Aux Éditions Calmann-Lévy

QUAND NOUS ÉTIONS ORPHELINS
LES VESTIGES DU JOUR
L'INCONSOLE

Aux Éditions Presses de la Renaissance

UN ARTISTE DU MONDE FLOTTANT
LUMIÈRE PÂLE SUR LES COLLINES

Du monde entier

KAZUO ISHIGURO

KLARA
ET LE SOLEIL

r o m a n

*Traduit de l'anglais
par Anne Rabinovitch*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

KLARA AND THE SUN

© Kazuo Ishiguro, 2021.

© Éditions Gallimard, 2021, pour la traduction française.

En mémoire de ma mère
Shizuko Ishiguro
(1926-2019)

PREMIÈRE PARTIE

Quand Rosa et moi étions neuves, on nous avait placées au milieu de la boutique, à côté de la table des magazines, ce qui nous permettait de voir la moitié de la vitrine. Et donc d'observer la rue – les employés de bureau au pas pressé, les taxis, les coureurs, les touristes, l'Homme Mendiant et son chien, le bas du bâtiment du RPO. Lorsque nous fûmes bien installées, Gérante nous laissa nous avancer peu à peu, jusqu'à la vitrine, ce qui nous permit de découvrir la hauteur du bâtiment. Si c'était le bon moment, nous voyions le Soleil poursuivre sa trajectoire entre les toits de ce côté de la rue et le sommet du RPO.

Si j'avais cette chance, je penchais mon visage vers le Soleil pour absorber le plus de nutriment possible, et si Rosa se trouvait avec moi, je lui conseillais de m'imiter. Au bout d'une minute ou deux, il nous fallait reprendre nos places, et les premiers temps, nous craignions de devenir de plus en plus faibles, car de l'endroit où nous étions, il nous était souvent impossible de voir le Soleil. Boy AA Rex, qui se tenait alors près de nous, affirmait

qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter parce que le Soleil pouvait nous atteindre absolument n'importe où. Il désigna les lames du parquet et ajouta : « Voici le motif du Soleil. Si vous êtes inquiètes, touchez-le, et vous serez fortes à nouveau. »

Il n'y avait pas de clients quand il prononça ces mots, Gérante était occupée à disposer des objets sur les étagères rouges et je préfèrai ne pas la déranger en lui demandant la permission. Je lançai un coup d'œil à Rosa, et comme elle me fixait sans réagir, je fis deux pas avant de m'accroupir, les mains tendues vers le motif du Soleil sur le sol. Mais à peine l'avais-je effleuré du bout des doigts qu'il s'estompa, et malgré tous mes efforts – je tapotai le sol à cet endroit, et n'obtenant aucun résultat, je frottai les lattes –, il ne réapparut pas. Lorsque je me redressai, Boy AA Rex dit : « Klara, tu es trop avide. Les filles AA, vous êtes toujours si goulues. »

J'étais encore neuve, il me vint aussitôt à l'esprit que je n'y étais peut-être pour rien ; le Soleil s'était sans doute retiré à l'instant où j'avais effleuré le plancher. Mais le visage de Boy AA Rex resta empreint de gravité.

« Tu as gardé tout le nutriment pour toi, Klara. Regarde, il fait presque nuit. »

L'intérieur du magasin s'était en effet assombri. Dehors, à la limite du trottoir, le panneau de stationnement interdit fixé au lampadaire était devenu gris et flou.

« Je m'excuse », répondis-je à Rex, puis, me tournant vers Rosa : « Je m'excuse. Je n'ai pas fait exprès de tout garder pour moi. »

— Par ta faute, reprit Boy AA Rex, je serai plus faible ce soir.

— Tu plaisantes, dis-je. J'en suis certaine.

— Pas du tout. Il se peut que je tombe malade tout de suite. Et les AA au fond du magasin ? Il y a déjà quelque chose qui ne va pas chez eux. Leur état va sûrement empirer à présent. Tu t'es montrée trop gou-lue, Klara.

— Je ne te crois pas », répliquai-je, mais je n'en étais plus aussi sûre. Je regardai Rosa, dont le visage restait impassible.

« Je ne me sens pas bien du tout », reprit Boy AA Rex. Et il s'affaissa.

« Mais tu viens toi-même de le dire. Le Soleil trouve toujours le moyen de nous atteindre. Tu plaisantes, je le sais. »

Je parvins enfin à me convaincre qu'il me faisait marcher. Mais ce jour-là, je sentis que, sans en avoir eu l'intention, j'avais poussé Rex à aborder un sujet embarrassant, dont la plupart des AA du magasin préféraient ne pas parler. Et peu après, ce qui arriva à Boy AA Rex me fit penser que même s'il avait plaisanté ce jour-là, il y avait eu une part de sérieux dans sa réponse.

C'était une matinée lumineuse, et Rex ne se trouvait plus avec nous parce que Gérante l'avait installé dans le renforcement de la vitrine. Chaque emplacement était pensé avec soin, disait-elle, et l'endroit où nous étions n'intervenait en aucune manière dans le choix des clients. Nous savions tous que le regard d'une personne entrant dans la boutique se posait d'abord sur la devanture, et Rex fut naturellement satisfait d'y être

placé à son tour. Nous l'observions depuis le milieu du magasin, debout, le menton en l'air, inondé par les rayons du Soleil, et Rosa se pencha vers moi pour dire : « Oh, il est vraiment magnifique ! Il va bientôt trouver une maison, c'est certain ! »

Rex entamait sa troisième journée dans la vitrine quand une fille entra avec sa mère. À l'époque je ne savais pas encore très bien deviner l'âge des gens, mais je me souviens d'avoir estimé qu'elle devait avoir treize ans et demi, et je pense aujourd'hui ne pas m'être trompée. La mère travaillait dans un bureau, et on voyait à ses chaussures et à son tailleur qu'elle occupait un poste important. La fille alla aussitôt se planter devant Rex, pendant que la femme s'avavançait dans notre direction, nous jetant un coup d'œil avant de continuer vers le fond du magasin où deux AA, perchés sur la table en verre, balançaient les jambes sur les conseils de Gérante. À un moment donné, la mère appela sa fille, mais la petite l'ignora, continuant de dévisager Rex. Elle tendit une main puis la fit glisser sur son bras. Il resta silencieux, bien sûr, et se contenta de sourire, immobile, ainsi qu'on nous avait recommandé de le faire lorsqu'un client nous portait un intérêt particulier.

« Regarde ! chuchota Rosa. Elle va le choisir. Elle l'aime. Quelle chance il a ! » Je lui lançai un coup de coude pour la faire taire car on pouvait nous entendre.

À son tour, la fille appela sa mère qui vint la rejoindre, et elles examinèrent Boy AA Rex de haut en bas, la petite se penchant de temps à autre pour le toucher. Elles discutèrent à voix basse, et j'entendis la fillette dire à un moment donné : « Mais il est parfait, maman.

Il est superbe. » Un instant plus tard, elle s'écria : « Oh, maman, arrête ! »

Gérante s'était approchée sans bruit derrière elles. La mère finit par se retourner et demanda :

« C'est quel modèle ? »

— Un B2. Troisième série. Pour l'enfant idoine, Rex sera un parfait compagnon. Je suis sûre qu'il encouragera une jeune personne à se montrer consciencieuse et appliquée dans ses études.

— Eh bien, cette demoiselle en aurait en effet grand besoin.

— Oh, maman, il est parfait. »

La mère dit alors : « B2, troisième série. Ceux qui ont des problèmes d'absorption solaire, c'est ça ? »

Elle prononça cette phrase l'air de rien, devant Rex, sans se départir de son sourire. Rex resta souriant lui aussi, mais l'enfant parut décontenancée, fixant tour à tour Rex et sa mère.

« En effet, reprit Gérante, la troisième série a connu quelques difficultés mineures au début. Mais ces signalements étaient très exagérés. Dans un environnement où la luminosité est normale, il n'y a aucun problème.

— J'ai entendu dire qu'une malabsorption solaire peut causer d'autres complications, insista la mère. Même sur le plan du comportement.

— Sauf votre respect, madame, les modèles de la série trois ont procuré un immense bonheur à de nombreux enfants. À moins de vivre en Alaska ou au fond d'une mine, il n'y a pas de quoi vous inquiéter. »

La mère examina Rex avec attention. Puis elle secoua la tête. « Je suis désolée, Caroline. Je vois pourquoi il te

plaît. Mais il n'est pas pour nous. Nous t'en trouverons un qui sera parfait. »

Rex continua de sourire jusqu'au départ des clientes, et même après cela, il ne laissa paraître aucun signe de tristesse. Ce fut alors que je me souvins de sa plaisanterie, et j'eus la certitude que ces questions sur le Soleil et sur la quantité de nutriment que nous pouvions en obtenir le préoccupaient depuis un certain temps.

Aujourd'hui, bien sûr, je me rends compte que Rex n'était pas le seul dans ce cas. Mais officiellement, ce n'était pas du tout un problème – chacun de nous était accompagné d'une notice garantissant que certains facteurs comme l'endroit où nous étions dans une pièce ne nous affectaient en rien. Pourtant, au bout de quelques heures sans Soleil, un AA se sentait gagné par la léthargie et la crainte d'être porteur d'une tare – d'une déficience particulière qui le priverait à jamais d'un foyer si elle venait à être révélée.

C'était l'une des raisons pour lesquelles nous étions toujours si soucieux d'être dans la vitrine. On nous avait promis de nous y exposer tour à tour, et nous attendions ce moment avec impatience. En raison de « l'honneur spécial » de représenter le magasin pour le monde du dehors, comme le disait Gérante. Et bien sûr, même si elle affirmait le contraire, nous avions plus de chances d'être choisis quand on nous voyait de la rue. Mais ce qui comptait le plus, nous l'avions tous compris à demi-mot, c'était le Soleil et son nutriment. Peu avant que vienne notre tour, Rosa évoqua le sujet en un murmure :

« Klara, est-ce que tu crois qu'avec les réserves que

nous aurons emmagasinées dans la vitrine, nous ne manquerons plus jamais de rien ? »

J'étais encore très neuve et je ne sus pas quoi répondre, pourtant la même question m'avait traversé l'esprit.

Le grand jour vint enfin, et un matin je m'avançai avec Rosa dans la vitrine, prenant soin de ne renverser aucun objet, au contraire du couple de la semaine précédente. Bien sûr, le magasin n'était pas encore ouvert, et je pensais que la grille serait fermée jusqu'en bas. Mais une fois installée avec Rosa sur le canapé à rayures, je découvris une fente étroite sous la grille – Gérante avait dû la soulever en vérifiant que tout était prêt – et un rectangle ensoleillé qui s'étendait sur la plateforme, s'arrêtant sur une ligne droite devant nous. Il suffisait d'allonger un peu les jambes pour se chauffer les pieds. Je sus alors que ma réponse à la question de Rosa importait peu, car nous allions disposer pendant quelque temps de tout le nutriment nécessaire à nos besoins. Gérante appuya alors sur l'interrupteur, la grille remonta jusqu'en haut, et une lumière éblouissante nous enveloppa.

Je dois avouer ici qu'une autre raison, indépendante de l'apport vital du Soleil ou du fait d'être choisie, avait motivé mon désir d'être en vitrine. Au contraire de Rosa et de la plupart des AA, j'ai toujours souhaité avoir un aperçu plus vaste de l'extérieur – et le découvrir très en détail. À peine la grille levée, l'idée que seule une vitre me séparait du trottoir, et que je pouvais voir de près et en entier tant de choses qui jusqu'alors m'avaient paru n'être que des angles et des arêtes,

m'excita au point que je faillis oublier un instant le Soleil et sa générosité.

Je m'aperçus pour la première fois que le RPO était construit en briques séparées et qu'il n'était pas blanc comme je l'avais cru, mais jaune pâle. Je vis aussi qu'il était même plus haut que je ne l'avais imaginé – vingt-deux étages – et que chaque fenêtre répétée était garnie d'un rebord spécial. Le Soleil avait tracé sur la façade de l'immeuble une ligne diagonale qui la divisait en deux triangles, l'un presque blanc et l'autre qui paraissait très sombre, mais je savais maintenant que la façade tout entière était jaune pâle. Je pouvais non seulement voir chaque fenêtre jusqu'au toit, mais aussi, par endroits, les gens debout, assis, allant et venant dans les locaux. Au-dessous de nous, dans la rue, j'entrevois les passants, leurs différentes sortes de chaussures, gobelets en carton, sacs à bandoulière, petits chiens, et si je le souhaitais, je suivais des yeux l'un d'eux au hasard, au-delà du passage piétons et du second panneau d'interdiction de stationnement, jusqu'à l'endroit où deux agents de terrassement se tenaient près d'une bouche d'égout, indiquant quelque chose. Je voyais à l'intérieur des taxis quand ils ralentissaient pour permettre à la foule de traverser – la casquette d'un client, la main d'un chauffeur tapotant le volant.

La journée s'écoula, le Soleil nous réchauffait et je vis que Rosa était très heureuse. Mais je remarquai aussi qu'elle ne prêtait guère attention au monde du dehors, et fixait constamment le panneau de signalisation placé juste devant nous. Elle ne tournait la tête que lorsque je lui montrais quelque chose, puis son intérêt retom-

bait et elle se concentrait à nouveau sur le trottoir et le panneau.

Mais quand un passant s'arrêtait devant la vitrine, et seulement à ce moment-là, Rosa regardait ailleurs. Nous respections alors à la lettre les consignes de Gérante : un sourire « neutre » sur les lèvres, les yeux posés sur le milieu de la façade du RPO, de l'autre côté de la rue. Il était très tentant d'examiner de plus près celui qui s'approchait, mais Gérante avait expliqué qu'il était extrêmement vulgaire de croiser le regard d'un inconnu à un moment pareil. Quand un passant nous adressait un signe spécifique, ou nous parlait à travers la vitre, et seulement alors, nous avions le droit de répondre.

Parfois, les gens qui s'arrêtaient ne s'intéressaient pas du tout à nous. Ils voulaient juste retirer leur chaussure de sport pour une raison quelconque, ou tapoter leur oblong. Mais certains venaient se coller à la vitre pour regarder à l'intérieur. C'étaient surtout des enfants, de l'âge pour lequel nous étions le mieux adaptés, et ils avaient l'air contents de nous voir. L'un d'eux s'approchait tout excité, seul ou avec son adulte, il nous pointait du doigt, riait, faisait une grimace, et tapotait le verre en agitant la main.

De temps à autre – et je ne tardai pas à m'améliorer, feignant de regarder le RPO tout en les observant du coin de l'œil – un enfant nous dévisageait, les yeux pleins de tristesse, ou parfois de colère, comme si nous avions fait quelque chose de mal. Son humeur pouvait changer en une seconde, et il éclatait de rire ou nous saluait de la main. Mais à la fin de notre seconde journée en vitrine, j'avais appris à saisir la différence.

J'essayai d'en parler à Rosa, la troisième ou quatrième fois que se produisit ce genre d'incident, mais elle sourit et dit : « Klara, tu t'inquiètes trop. Je suis sûre que cette fillette était parfaitement heureuse. Comment ne le serait-elle pas par une aussi belle journée ? La ville tout entière est si joyeuse aujourd'hui. »

J'abordai ce sujet avec Gérante, le soir de notre troisième journée. Elle s'était répandue en éloges, déclarant que nous avions été « dignes, magnifiques » face au public. L'éclairage du magasin était tamisé à présent, et nous étions appuyés contre le mur du fond, certains occupés à feuilleter les intéressants magazines avant de dormir. Rosa se trouvait à côté de moi, et je vis à la position de ses épaules qu'elle était déjà à moitié assoupie. Donc, lorsque Gérante me demanda si j'étais satisfaite de ma journée, je saisis l'occasion pour lui parler des enfants tristes que j'avais vus devant la vitrine.

« Klara, tu es vraiment extraordinaire, dit-elle tout bas, afin de ne pas déranger Rosa et les autres. Tu remarques et tu absorbes tant de choses. » Elle secoua la tête, l'air émerveillée. Puis elle reprit : « Ce que tu dois comprendre, c'est que notre magasin est très spécial. Il y a beaucoup d'enfants là-dehors qui adoreraient pouvoir te choisir toi, ou Rosa, ou n'importe lequel d'entre vous. Mais ils ne le peuvent pas. Vous êtes hors de leur portée. C'est pourquoi ils s'approchent de la vitrine, et rêvent de vous avoir. Et ça les rend tristes.

— Gérante, un enfant de cette sorte. Est-ce qu'un enfant de cette sorte prendrait un AA chez lui ?

— Peut-être pas. Mais pas un AA comme toi, en tout cas. Donc s'il arrive qu'un enfant te regarde bizarre-

ment, avec de l'amertume ou de la tristesse, s'il te dit quelque chose de désagréable à travers la vitre, n'y attache pas d'importance. Un enfant comme lui est sûrement frustré.

— Cet enfant-là, sans AA, doit se sentir très seul.

— Oui, répondit Gérante d'une voix douce. Très seul. »

Elle baissa les yeux et se tut. J'attendis. Soudain elle sourit et, tendant la main, me reprit délicatement l'intéressant magazine que j'avais dans les mains.

« Bonne nuit, Klara. Sois aussi magnifique demain que tu l'as été aujourd'hui. Toi et Rosa, vous nous représentez aux yeux de toute la rue. »



Vers le milieu de notre quatrième matinée dans la vitrine, je vis le taxi ralentir, et le chauffeur déboîter de sa file pour que ses collègues lui permettent de franchir les voies, afin de se garer devant notre magasin. Les yeux de Josie étaient rivés sur moi quand elle descendit sur le trottoir. C'était une fille pâle et frêle, et en la voyant s'approcher, je remarquai que sa démarche était différente de celle des autres passants. Elle n'était pas vraiment lente, mais paraissait faire le point après chaque pas pour s'assurer qu'elle ne courait aucun danger et ne risquait pas de tomber. Selon moi, elle devait avoir quatorze ans et demi.

Lorsqu'elle fut assez près pour que tous les piétons puissent la contourner, elle s'arrêta et me sourit.

« Salut, dit-elle à travers la vitre. Hé, tu m'entends ? »

Rosa continua de fixer le RPO, respectant les consignes. Mais à présent que l'inconnue m'avait adressé la parole, j'étais autorisée à la regarder en face, et à lui retourner son sourire en hochant la tête d'un air encourageant.

« Vraiment ? » demanda Josie – mais bien sûr je ne savais pas encore son nom. « Je m'entends à peine *moi-même*. Tu m'entends vraiment ? »

J'acquiesçai de nouveau, et elle secoua la tête comme si je lui avais fait une forte impression.

« Waouh. » Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule – un mouvement simple, mais empreint de prudence cette fois encore – en direction du taxi d'où elle venait à peine de sortir. Elle avait laissé sa portière grande ouverte sur le trottoir, et on voyait deux silhouettes encore assises sur la banquette arrière, en train de discuter et de faire des gestes vers un lieu situé au-delà du passage piétons. Josie semblait ravie que ses adultes ne soient pas pressés de la rejoindre, et elle fit encore un pas, touchant presque la vitre avec son visage.

« Je t'ai vue hier », dit-elle.

J'essayai de me remémorer la journée précédente, mais ne retrouvant aucun souvenir de Josie je la regardai, surprise.

« Oh, ne culpabilise pas, surtout, tu n'as pas pu me voir. Je passais en taxi, on roulait même assez vite. Mais je t'ai aperçue dans ta vitrine, et c'est pour ça que j'ai demandé à maman de s'arrêter juste ici aujourd'hui. » Elle lança un regard derrière elle, avec la même précaution. « Waouh. Elle est encore en train de parler avec

Mme Jeffries. Une conversation qui coûte cher, hein ?
Le compteur de ce taxi continue de tourner. »

Je vis alors que son visage rayonnait de gentillesse quand elle riait. Mais curieusement, je me demandai à cet instant précis, pour la première fois, si Josie était l'une de ces enfants esseulés dont j'avais parlé avec Gérante.

Elle lança un coup d'œil à Rosa, dont les yeux restaient sagement rivés sur le RPO, puis elle reprit : « Ton amie est vraiment mignonne. » À peine avait-elle dit ces mots qu'elle me fixait de nouveau. Elle m'examina en silence pendant plusieurs secondes, et je craignis que ses adultes ne sortent du taxi sans lui laisser le temps de dire autre chose. Mais elle reprit :

« Tu sais quoi ? Ton amie sera parfaite pour quelqu'un là-dehors. Hier, nous sommes passées par ici en voiture et je t'ai vue *toi*, et j'ai pensé, la voilà, l'AA que je cherchais ! » Elle rit encore. « Désolée. Ça te paraît peut-être irrespectueux. » Elle se tourna une fois de plus vers le taxi, mais les silhouettes à l'arrière ne faisaient pas mine d'en descendre. « Tu es française ? demanda-t-elle. Tu as l'air un peu française. »

Je souris en secouant la tête.

« Il y a eu ces deux Françaises, expliqua Josie, qui sont venues à notre dernière réunion. Elles étaient toutes les deux coiffées comme toi, avec les cheveux coupés court. Super jolies. » Elle me fixa sans rien dire un moment, et je crus entrevoir un autre signe de tristesse, mais j'étais encore très neuve à l'époque et je ne pouvais pas en être certaine. Puis son visage s'éclaira et elle s'exclama :

« Hé, vous crevez pas de chaud assises là comme ça ? Vous voulez quelque chose à boire ? »

Je secouai la tête et levai les mains, paumes en l'air, pour désigner le Soleil et la merveilleuse nourriture qu'il nous prodiguait.

« Ah oui. J'oubliais. Vous aimez rester en plein Soleil, c'est ça ? »

Elle pivota de nouveau, cette fois pour examiner le sommet de l'immeuble. Le Soleil brillait à cet instant dans le carré de ciel. Josie plissa aussitôt les yeux et se tourna vers moi :

« Je ne sais pas comment tu fais pour ne pas être éblouie. Moi je ne tiens pas une seconde. »

Elle porta une main à son front, puis se tourna encore, cette fois pour fixer un point situé en haut du RPO. Au bout de quelques secondes, elle me fit face de nouveau.

« Je suppose que de l'endroit où vous êtes, le Soleil doit descendre derrière ce grand immeuble ? Ça signifie que vous ne voyez jamais où il se couche *en réalité*. Ce bâtiment vous cache la vue en permanence. » Elle jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que les adultes se trouvaient encore dans le taxi, puis elle continua : « Là où on habite, il n'y a aucun obstacle. De ma chambre à l'étage, on peut suivre la trajectoire exacte du Soleil. L'endroit précis où il disparaît le soir. »

Je dus paraître surprise. À la limite de mon champ de vision, j'aperçus Rosa qui, s'oubliant, fixait Josie avec stupéfaction.

« Mais je ne peux pas voir où il se lève le matin, dit

Josie. Les collines et les arbres m'en empêchent. C'est un peu comme ici, je suppose. Il y a toujours des obstacles. Mais le soir c'est différent. De ce côté, là où donne ma chambre, l'espace est vaste, dégagé. Si tu viens vivre chez nous, tu le verras. »

Une adulte, puis l'autre, descendit du taxi. Josie ne les avait pas vues, mais elle avait peut-être entendu du bruit, car le débit de ses paroles s'accéléra.

« Croix de bois croix de fer. Tu peux voir l'endroit précis où il se couche. »

La tenue vestimentaire des deux femmes indiquait qu'elles occupaient des postes importants. Je devinai que la plus grande était la mère dont avait parlé Josie, car elle continua d'observer sa fille en échangeant un baiser sur la joue avec sa compagne qui partit ensuite, se mêlant à la foule des passants. La mère se tourna face à nous. L'espace d'une seconde, son regard se détacha du dos de Josie pour se poser sur moi, et je m'empressai de lever les yeux vers le RPO. Josie se remit à me parler à travers la vitre, d'une voix assourdie mais encore audible :

« Je dois y aller maintenant. Mais je reviendrai bientôt. Nous reprendrons cette conversation. » Puis elle ajouta, en un murmure que j'entendis à peine : « Tu ne vas pas t'en aller, hein ? »

Je secouai la tête en souriant.

« Super. OK. Alors on se dit au revoir. Pour l'instant. »

À présent la mère se tenait juste derrière Josie. Elle avait des cheveux noirs et était très mince, mais pas autant que sa fille, ou que certains coureurs. Maintenant qu'elle était plus près et que je distinguais mieux

son visage, j'évaluai son âge à quarante-cinq ans. Ainsi que je l'ai précisé, j'avais alors une idée assez floue de l'âge des gens, mais dans ce cas j'avais vu plus ou moins juste. De loin, je l'avais crue plus jeune au début, mais à cette distance, je voyais les rides profondes autour de sa bouche, et dans ses yeux, un épuisement où se lisait la colère. Je remarquai aussi que lorsque la mère voulut toucher Josie, son bras resta suspendu en l'air et faillit retomber, avant de venir se poser sur l'épaule de sa fille.

Elles se mêlèrent au flot des passants, se dirigeant vers le second panneau de stationnement interdit, Josie d'un pas prudent, le bras de sa mère l'enveloppant tandis qu'elles s'éloignaient. Avant de disparaître de ma vue, Josie se retourna et, n'hésitant pas à perturber la cadence de leurs pas, m'adressa un dernier signe de la main.



Plus tard dans l'après-midi, Rosa me dit : « Klara, tu ne trouves pas ça bizarre ? J'ai toujours pensé qu'une fois dans la vitrine, nous verrions beaucoup d'AA dehors. Tous ceux qui ont déjà trouvé des maisons. Mais il n'y en a pas tellement. Je me demande où ils sont. »

C'était l'une des qualités les plus extraordinaires de Rosa. Il y avait tant de choses qu'elle ne remarquait pas, et même quand je lui en montrais une, elle n'en voyait pas l'intérêt ni la singularité. Mais de temps à autre, elle faisait une observation de ce genre. Dès qu'elle

eut prononcé ces mots, je me rendis compte que je m'étais attendue à voir beaucoup plus d'AA dans la rue, marchant gaiement avec leurs enfants, ou bien vaquant seuls à leurs occupations, et que, même si je ne m'en étais pas fait la réflexion, j'avais moi aussi été surprise et un peu déçue.

« Tu as raison, dis-je en regardant de droite à gauche. En ce moment précis, il n'y a pas un seul AA parmi tous ces gens.

— Et ce garçon là-bas ? Qui passe devant l'immeuble des escaliers de secours ? »

Après l'avoir examiné attentivement, nous secouâmes la tête en même temps.

C'était elle qui avait abordé le sujet des AA dans la rue, mais selon son habitude, elle s'en désintéressa aussitôt. Lorsque je repérai enfin un adolescent et son AA qui passaient devant le kiosque de jus de fruits de l'autre côté de la rue, elle les regarda à peine.

Mais je continuai à penser à ce que Rosa avait dit, et chaque fois qu'un AA s'approchait, je prenais soin de l'étudier de près. Je ne tardai pas à remarquer quelque chose de curieux : il y avait toujours plus d'AA sur le trottoir opposé. Souvent, si un AA marchait vers nous, en compagnie d'un enfant, et dépassait le second panneau de stationnement interdit, il empruntait le passage piétons afin d'éviter notre magasin. S'ils longeaient la vitrine, ils se comportaient presque toujours d'une manière étrange, accélérant le pas et détournant la tête. Je me demandais alors si notre existence – la boutique tout entière – leur inspirait de l'embarras. Et si Rosa et moi, une fois installées dans notre mai-

son, serions gênées d'être ainsi renvoyées au fait que nous n'avions pas toujours vécu avec nos enfants, mais dans un magasin. J'avais beau essayer, je ne pouvais pas imaginer que nous éprouverions un jour un tel sentiment de rejet à l'égard de ce lieu, de Gérante et des autres AA.

Alors que je continuais d'observer le monde du dehors, une autre possibilité me vint à l'esprit : les AA ne ressentaient pas de la gêne, mais de la peur. Car nous étions de nouveaux modèles, et ils craignaient que leurs enfants ne décident bientôt qu'il était temps de se débarrasser d'eux pour les remplacer par des AA comme nous. C'était pour cette raison qu'ils renâclaient autant à passer de notre côté, refusant de nous regarder. Et cela expliquait pourquoi les AA se faisaient rares sur notre trottoir. D'après nos informations, la rue suivante – *derrière* le RPO – en fourmillait. Les AA faisaient des pieds et des mains pour choisir un itinéraire leur permettant de nous éviter, car ils souhaitaient empêcher à tout prix leurs enfants de nous voir et de s'approcher de la vitrine.

Je ne partageais aucune de ces pensées avec Rosa. Au lieu de cela, chaque fois que nous repérions un AA dans la rue, je ne manquais pas de me demander tout haut s'il était heureux avec son enfant et dans sa maison, ce qui plaisait à Rosa et l'excitait toujours. Elle prenait ça comme un jeu, et les désignait : « Regarde là-bas, disait-elle. Tu les vois, Klara ? Ce garçon adore son AA ! Oh, regarde-les rire tous les deux ! »

Certes, beaucoup de ces duos paraissaient heureux ensemble. Cependant, de nombreux signaux échapp-

paient à Rosa. Souvent, elle s'exclamait enchantée au passage de l'un d'eux, et je me rendais compte en les observant que même si la fille souriait à son AA, elle était en réalité furieuse contre lui, et formulait peut-être à cet instant des pensées cruelles à son égard. Je remarquais constamment ce genre de détails, mais je n'en disais rien à Rosa, la laissant croire ce qu'elle voulait.

Une fois, le matin de notre cinquième jour dans la vitrine, je vis deux taxis qui roulaient au pas du côté du RPO, si proches l'un de l'autre qu'un novice aurait pu s'imaginer qu'il s'agissait d'un seul et même véhicule – une sorte de taxi double. Puis le premier accéléra un peu, et dans l'espace ainsi dégagé, je vis sur le trottoir d'en face une fille de quatorze ans, vêtue d'un T-shirt Cartoon, qui allait en direction du passage piétons. Elle n'était accompagnée ni de ses adultes ni d'un AA, mais semblait sûre d'elle et un peu impatiente, et comme elle avançait à la même vitesse que les taxis, je pus l'observer un moment dans l'intervalle qui continuait de s'élargir entre eux. Je vis alors qu'en fait elle n'était pas seule, car un AA marchait trois pas derrière elle. Je compris en ce bref instant qu'il ne s'était pas attardé par hasard ; la fille avait décidé qu'ils devaient toujours se déplacer de cette façon : elle devant et lui en retrait de quelques mètres. Le garçon AA l'avait accepté, sachant que les personnes assistant à la scène concluraient que la petite ne l'aimait pas. Je perçus la lassitude dans la démarche du garçon AA, et je me demandai quelle impression cela faisait d'avoir trouvé une famille et de découvrir que l'enfant ne voulait pas

de vous. Avant d'avoir observé ce duo, il ne m'était pas venu à l'esprit qu'un AA était capable d'accompagner un enfant qui le méprisait et souhaitait son départ, et qu'ils pouvaient néanmoins rester ensemble. Le premier taxi ralentit à cause du passage piétons, l'autre s'arrêta derrière et je ne vis plus la fille ni son AA. Je les guettaï, pensant qu'ils allaient traverser avec la foule, mais je ne les aperçus nulle part, et maintenant tous les autres taxis me cachaient le trottoir d'en face.



Je n'aurais voulu personne d'autre que Rosa à mes côtés pendant ces journées, même si cette période fit ressortir nos différences d'attitude. Comme elle, je n'étais pas pressée de m'informer sur le monde extérieur : elle se montrait, à sa manière, intéressée et attentive, aussi soucieuse que moi de se préparer à être une AA aussi gentille et serviable que possible. Mais plus j'observais, plus je voulais apprendre, et au contraire de Rosa, j'étais intriguée, et de plus en plus fascinée, par les émotions mystérieuses que les passants laissaient paraître devant nous. Je me rendis compte que si je ne comprenais pas au moins certaines de ces choses impénétrables, je ne serais jamais capable, le moment venu, d'aider mon enfant du mieux possible. Je me mis donc à chercher – sur les trottoirs, à l'intérieur des taxis qui passaient, parmi les foules qui attendaient au carrefour – quel comportement je devrais étudier.

Au début je voulais que Rosa agisse comme moi, mais je m'aperçus bientôt que c'était absurde. Le troi-

sième jour de notre séjour dans la vitrine, alors que le Soleil s'était déjà caché derrière le RPO, deux taxis s'arrêtèrent le long de notre trottoir, les chauffeurs descendirent de voiture et commencèrent à se battre. Ce n'était pas la première fois que nous assistions à une bagarre : encore très neuves à cette époque, nous nous étions regroupées dans la vitrine pour mieux voir les trois policiers qui tentaient de maîtriser l'Homme Mendiant et son chien devant la porte condamnée. Ce n'était pas une bagarre provoquée par la colère, et Gérante nous avait expliqué par la suite que les agents s'étaient inquiétés pour le Mendiant parce qu'il avait bu et qu'ils avaient seulement cherché à l'aider. Mais les deux chauffeurs de taxi ne ressemblaient pas aux policiers. Ils se battaient comme si leur priorité était d'infliger les coups les plus dévastateurs possible à l'adversaire. Leurs visages se contorsionnaient d'une horrible façon, au point qu'un novice ne se serait même pas rendu compte que c'étaient de vraies personnes, et pendant tout le temps où ils se frappaient, ils hurlaient des paroles cruelles. Les passants furent si choqués au début qu'ils restèrent à l'écart, mais ensuite des employés de bureau et un coureur s'interposèrent. L'un des hommes avait du sang sur le visage, mais chacun remonta dans son taxi, puis tout redevint normal. Un moment plus tard je remarquai même les deux taxis – dont les chauffeurs venaient de se bagarrer – attendant patiemment, l'un derrière l'autre, dans la même voie de circulation, que le feu passe au vert.

Mais lorsque j'essayai de parler à Rosa de ce que nous

avions vu, elle prit un air perplexe et répondit : « Une bagarre ? Je n'ai rien vu de tel, Klara.

— Rosa, ce n'est pas possible que tu n'aies rien remarqué. Ça vient de se passer juste sous nos yeux. Ces deux taxis.

— Ah. Tu parles des chauffeurs ! Je n'avais pas compris qu'il s'agissait d'eux, Klara. Oh, je les ai vus, bien sûr. Mais je ne crois pas qu'ils se battaient.

— Rosa, bien sûr que si.

— Mais non, ils faisaient semblant. Ils s'amusaient.

— Rosa, ils se battaient.

— Ne sois pas idiote, Klara ! Tu as des idées tellement bizarres. Ils s'amusaient, c'est tout. Et ils y prenaient du plaisir, comme les passants. »

À la fin je dis seulement : « Tu as peut-être raison, Rosa », et je pense qu'elle n'accorda plus une pensée à cet incident.

Je ne parvins pas aussi aisément à oublier les chauffeurs de taxi. Je suivais des yeux une personne en particulier le long du trottoir, me demandant si elle serait capable d'être aussi en colère qu'eux. Ou bien j'essayais d'imaginer à quoi pourrait ressembler un homme ou une femme marchant dans la rue avec le visage déformé par la rage. Surtout – et Rosa ne l'aurait jamais compris – j'essayais de ressentir la rage qu'avaient éprouvée les deux adversaires. Je tentai d'imaginer que Rosa et moi serions un jour fâchées au point de nous battre de cette façon, dans le but de nous infliger les pires blessures possible. L'idée semblait ridicule, mais j'avais vu ces hommes à l'œuvre, et je m'efforçais de puiser dans mon esprit la source d'un pareil sentiment. Mais c'était

inutile, et je finissais toujours par me moquer de mes propres pensées.

Il y avait pourtant d'autres choses à voir depuis la vitrine – d'autres sortes d'émotions que je ne comprenais pas au début – dont je parvenais à trouver certaines versions en moi, même si elles ressemblaient peut-être à l'ombre des lustres sur le sol une fois la grille baissée. Il y eut, par exemple, l'épisode de la Dame Tasse à Café.

Cela se passa deux jours après ma première rencontre avec Josie. La matinée avait été très pluvieuse, et les gens plissaient les yeux en marchant, protégés par des parapluies ou des chapeaux trempés. Le RPO n'était pas très différent sous ces trombes d'eau, mais beaucoup de ses fenêtres s'étaient éclairées comme à la tombée de la nuit. Juste à côté, une grosse tache mouillée dégoulinait sur la partie gauche de la façade du bâtiment des escaliers de secours, donnant l'impression que du jus de fruits avait coulé depuis un angle du toit. Soudain le Soleil perça, illuminant la rue et le toit des taxis, les passants affluèrent aussitôt et je repérai dans la bousculade qui s'ensuivit le petit homme en imperméable. Il était devant le RPO, et j'estimai qu'il devait avoir soixante et onze ans. Il criait en agitant les bras, et s'approcha si près du bord du trottoir que je craignis de le voir s'élancer au milieu des taxis. À cet instant, Gérante se trouvait avec nous dans la vitrine, en train d'ajuster le panneau devant le canapé, et elle repéra elle aussi l'homme qui faisait de grands signes. Il portait un imperméable marron dont la ceinture pendait, touchant presque sa cheville, mais il ne parut pas s'en apercevoir, continuant d'appeler en gesticulant dans

notre direction. Une masse de gens s'était rassemblée devant notre magasin, pas du tout pour nous regarder, mais parce que le trottoir était soudain si encombré que personne ne pouvait bouger. Puis cela changea, la foule devint plus clairsemée, et je vis une petite femme qui nous tournait le dos et regardait l'homme s'agiter de l'autre côté des quatre voies où circulaient les taxis. Je ne distinguais pas son visage, mais à en juger par son maintien et sa silhouette, je pensai qu'elle devait avoir soixante-sept ans. Je la surnommaï mentalement Dame Tasse à Café parce que vue de dos, avec cet épais manteau en lainage, elle semblait petite et ample, avec les épaules rondes, comme les tasses à café en céramique posées à l'envers sur les étagères rouges. L'inconnu continuait de gesticuler en criant, et elle l'avait très bien vu, mais elle ne bougeait pas et ne répondait pas à ses appels. Elle resta figée, même quand un couple de coureurs s'approcha d'elle, se séparant pour la contourner avant de se rejoindre, leurs chaussures de sport déposant de petites flaques sur le trottoir.

Elle se décida enfin. Se dirigeant vers le passage piétons – ainsi que l'homme l'avait encouragée à le faire – lentement au début, puis accélérant le pas. Elle dut s'arrêter de nouveau pour attendre au feu comme tout le monde, et il cessa de s'agiter, mais il l'observait avec une telle anxiété que je crus encore qu'il allait s'élancer au milieu des taxis. Il se calma et l'attendit. Quand les taxis s'arrêtèrent, et que la Dame Tasse à Café commença à traverser avec les autres, je vis l'homme lever le poing vers l'un de ses yeux, comme j'avais vu des enfants le faire dans le magasin lorsqu'ils étaient per-

turbés. La Dame atteignit le trottoir du RPO, et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, se serrant si fort qu'ils semblaient s'être changés en une seule personne, et le Soleil, les remarquant, déversa sur eux son nutriment. Je ne voyais toujours pas le visage de la Dame Tasse à Café, mais l'homme fermait les yeux et je n'arrivais pas à savoir s'il était très heureux ou très perturbé.

« Ces gens paraissent très contents de se voir », dit Gérante. Je me rendis compte alors qu'elle les avait observés avec la même attention que moi.

« Oui, ils ont l'air tellement heureux, répondis-je. Mais c'est étrange parce qu'ils semblent aussi perturbés.

— Oh, Klara, dit doucement Gérante. Rien ne t'échappe, n'est-ce pas ? »

Elle resta silencieuse un long moment, sa pancarte dans une main, regardant le trottoir d'en face, bien après que le couple eut disparu.

« Peut-être qu'ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps, dit-elle enfin. Depuis très, très longtemps. Peut-être qu'ils étaient encore jeunes la dernière fois qu'ils se sont embrassés ainsi.

— Vous voulez dire qu'ils se sont perdus de vue, Gérante ? »

Elle se tut à nouveau. Puis elle dit : « Oui. C'est sûrement ça. Ils se sont perdus. Et peut-être qu'ils viennent juste de se retrouver, tout à fait par hasard. »

La voix de Gérante était différente de sa voix habituelle, et même si ses yeux étaient tournés vers la rue, je vis qu'elle ne regardait rien de précis. Je commençai même à me demander ce que penseraient les gens en la voyant rester aussi longtemps dans la vitrine avec nous.

Puis elle fit demi-tour et passa devant nous, m'effleurant l'épaule.

« Quelquefois, dit-elle, à des moments particuliers comme celui-ci, les gens ressentent une douleur dans leur joie. Je suis heureuse que tu sois aussi sensible à tout ce que tu observes, Klara. »

Une fois qu'elle fut partie, Rosa demanda : « C'est vraiment bizarre. Qu'est-ce qu'elle entendait par là ?

— C'est sans importance, Rosa, lui répondis-je. Elle parlait juste du monde extérieur. »

Rosa se mit à discuter d'autre chose, mais je continuai de songer à la Dame Tasse à Café, à son Homme à l'Imperméable, et aux paroles de Gérante. J'essayai d'imaginer ce que je ressentirais si un jour lointain, bien après que chacune de nous aurait trouvé sa maison, je revoyais Rosa par hasard dans la rue. Ressentirais-je, moi aussi, une douleur dans ma joie ?



Un matin, au début de notre seconde semaine dans la vitrine, je parlais à Rosa de quelque chose que j'avais vu près du RPO, et je m'interrompis en découvrant Josie debout sur le trottoir d'en face. Sa mère était avec elle. Cette fois-ci, aucun taxi n'était garé derrière, mais elles avaient pu descendre d'une voiture qui avait ensuite poursuivi sa route sans que je m'en aperçoive, car un groupe de touristes se trouvait alors devant la vitrine et m'empêchait de les voir. À présent la circulation des passants était redevenue fluide, et Josie me fixait, rayonnante de joie. Son visage, pensai-je à nou-

veau, débordait de gentillesse quand elle souriait. Mais elle ne pouvait pas encore s'approcher de la vitrine car sa mère se penchait pour lui parler, une main posée sur son épaule. Elle portait un manteau léger, sombre, élégant, que le vent soulevait autour de son corps, et elle me fit penser un instant à ces oiseaux noirs perchés au sommet des feux de circulation au milieu des violentes bourrasques. Josie et sa mère continuaient de me fixer tout en parlant, et je vis que Josie était impatiente de venir vers moi, mais sa mère ne la lâchait pas et poursuivait la conversation. Je savais que j'étais obligée de fixer le RPO, exactement comme Rosa, mais je ne pouvais pas m'empêcher de glisser un œil dans leur direction, craignant de les voir disparaître dans la foule.

La mère se redressa enfin, et bien qu'elle s'obstinât à me dévisager, inclinant la tête chaque fois qu'un passant lui bouchait la vue, elle retira sa main et Josie s'avança de son pas prudent. Je trouvai encourageant qu'elle l'autorise à s'approcher seule, mais son regard, qui resta dur et impavide, et sa posture, les bras croisés sur sa poitrine, les doigts agrippés au tissu de son manteau, m'indiquèrent qu'il existait encore beaucoup de signes que je ne savais pas interpréter. Puis Josie apparut de l'autre côté de la vitre.

« Hé ! Comment ça va ? »

Je souris en hochant la tête, et je levai le pouce en l'air – un geste que j'avais souvent remarqué dans les intéressants magazines.

« Désolée de ne pas être revenue plus tôt, dit-elle. Je crois que c'était... quand ? »

Je levai trois doigts, puis j'en ajoutai un demi de l'autre main.

« Trop longtemps, reprit-elle. Je suis désolée. Je t'ai manqué ? »

J'acquiesçai d'un air triste, prenant soin de montrer que je plaisantais, et n'étais pas du tout contrariée.

« Tu m'as manqué à moi aussi. J'ai vraiment cru que je reviendrais plus tôt. Tu as sans doute pensé que j'étais partie pour de bon. Désolée, vraiment. » Son sourire faiblit quand elle ajouta : « Je suppose qu'un tas d'autres ados sont venus te voir. »

Je secouai la tête, mais Josie ne parut pas convaincue. Elle jeta un coup d'œil à sa mère, non pour se rassurer, mais plutôt pour vérifier qu'elle ne s'était pas approchée. Puis, baissant la voix, elle dit :

« Je sais, c'est bizarre que maman nous surveille comme ça. C'est parce que je lui ai expliqué que c'était toi que je voulais. J'ai précisé que ce serait toi et personne d'autre, alors maintenant elle te jauge. Désolée. » Je crus alors entrevoir, comme la fois précédente, une pointe de tristesse. « Tu viendras, hein ? Si maman dit que c'est OK et tout ça ? »

J'acquiesçai pour l'encourager. Mais l'incertitude se lisait encore sur son visage.

« Parce que je ne veux pas que tu viennes contre ton gré. Ce ne serait pas juste. Je veux vraiment que tu viennes, mais si tu me dis, Josie, je n'en ai pas envie, je répondrai à maman, OK, on ne peut pas l'avoir, c'est impossible. Mais tu veux bien venir, hein ? »

Je hochai de nouveau la tête, et cette fois elle parut rassurée.

« C'est génial. » Son sourire revint. « Tu vas adorer. Je ferai tout pour. » Elle se retourna, triomphale cette fois, appelant : « Maman ? Tu vois, elle dit qu'elle veut venir ! »

La mère fit un petit signe de tête, mais n'eut pas d'autre réaction. Elle continuait de m'examiner, pinçant l'étoffe de son manteau entre ses doigts. Lorsque Josie se tourna vers moi, son visage s'était de nouveau assombri.

« Écoute », commença-t-elle, puis elle se tut plusieurs secondes avant de dire : « C'est vraiment formidable que tu acceptes de venir. Mais je veux que les choses soient claires entre nous dès le début, alors voilà ce que je vais te dire. Ne t'inquiète pas, maman n'entend pas. Écoute, je pense que notre maison va te plaire. Je pense que tu aimeras ma chambre, et c'est là que tu seras, et pas au fond d'un placard ou ailleurs. Et nous ferons toutes ces choses formidables pendant que je grandirai. Le seul problème, c'est que, euh... » Elle jeta un regard rapide derrière elle, et baissant encore la voix, elle continua : « C'est que certains jours je ne me sens pas très bien. Je ne sais pas. Mais je pense qu'il se passe quelque chose. Je ne sais pas exactement quoi. Je ne sais même pas si c'est inquiétant. Mais quelquefois ça devient, euh, presque flippant. Comprends-moi bien, la plupart du temps tu ne t'en rendras même pas compte. Mais je voulais être franche avec toi. Parce que tu sais, c'est vraiment nul quand les gens te disent que tout va être parfait et qu'ils ne sont pas sincères. C'est pour ça que je t'en parle maintenant. Je t'en prie, dis-moi que tu veux toujours venir. Tu vas adorer ma chambre, j'en

KAZUO ISHIGURO

KLARA ET LE SOLEIL

Klara est une AA, une Amie Artificielle, un robot de pointe ultra-performant créé spécialement pour tenir compagnie aux enfants et aux adolescents. Klara est dotée d'un extraordinaire talent d'observation, et derrière la vitrine du magasin où elle se trouve, elle profite des rayons bienfaisants du Soleil et étudie le comportement des passants, ceux qui s'attardent pour jeter un coup d'œil depuis la rue ou qui poursuivent leur chemin sans s'arrêter. Elle nourrit l'espoir qu'un jour quelqu'un entre et vienne la choisir. Lorsque l'occasion se présente enfin, Klara est toutefois mise en garde : mieux vaut ne pas accorder trop de crédit aux promesses des humains...

Après l'obtention du prix Nobel de littérature, Kazuo Ishiguro nous offre un nouveau chef-d'œuvre qui met en scène avec virtuosité la façon dont nous apprenons à aimer. Ce roman, qui nous parle d'amitié, d'éthique, d'altruisme et de ce qu'être humain signifie, pose une question à l'évidence troublante : à quel point sommes-nous irremplaçables ?

Kazuo Ishiguro est né au Japon en 1954 et vit en Grande-Bretagne depuis ses cinq ans. Ses précédentes œuvres de fiction ont été récompensées par des prix prestigieux à travers le monde, dont le prix Nobel de littérature et le Booker Prize. Il est chevalier des Arts et des Lettres et a été anobli par la reine d'Angleterre. Ses livres sont traduits dans plus d'une cinquantaine de langues.



Klara et le Soleil
Kazuo Ishiguro

Cette édition électronique du livre
Klara et le Soleil de Kazuo Ishiguro
a été réalisée le 15 juin 2021 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072909207 - Numéro d'édition : 370710).
Code Sodis : U34072 - ISBN : 9782072909214.
Numéro d'édition : 370711.